

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber: Le messenger suisse de France
Band: 6 (1960)
Heft: 1

Artikel: Les horizons enflammés
Autor: Nicollier, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES HORIZONS ENFLAMMÉS

Roman - Editions de la Baconnière, Neuchâtel

Pour rappeler le grand souvenir de la mobilisation de guerre de 1939-1945, et en accord avec l'éditeur qui le lui a suggéré, l'auteur de ce roman a imaginé une intrigue civile sur la toile de fond de la Suisse armée et menacée.

« Les Horizons enflammés », ce n'est pas seulement l'évocation d'une période critique vécue par des centaines de milliers d'hommes sous les drapeaux à croix blanche, c'est aussi l'histoire particulière, parfois dramatique et difficile, d'un représentant de la jeune génération d'alors : le lieutenant Yves Charlier, qu'une grave imprudence conduit au bord de la chute.

Mais si l'Horizon est en flammes, il advient aussi que l'incendie s'éteigne et qu'au brusque éclat des bûchers et des incendies succède la lueur plus douce des clairs matins revenus.

I

Le métier que les étudiants lausannois baptisaient uniformément « Coco » — il était le fils d'un Vaudois nommé Hercod et d'une Laotienne — passait et repassait un chiffon humide sur la tablette douteuse de son bar. A cette besogne mécanique, le Jaune mettait une application si têtue qu'elle acheva d'exaspérer Yves Charlier, déjà de mauvais poil en cette grise matinée du 15 mars 1939.

La veille, histoire d'oublier la suite réglementaire d'expériences chimiques qu'il était sur le point d'entreprendre, le futur ingénieur avait passé sa soirée au cinéma. A son habitude raisonneur, il céda sans résistance aux appels insinuants d'un film tourné aux antipodes. Il n'aima guère la vedette, femme petite et trop ronde à son gré. Pourtant il s'avoua qu'elle tenait son rôle, littéralement, à la gorge : le dominant, le possédant. Elle en tirait « tout le jus » comme eût dit familièrement Roland Pache, l'assistant du laboratoire...

La passion intermittente de Charlier pour le cinéma se rallumait. D'assez méchante humeur, il regagna son logis solitaire. Pour un rien, il aurait renoncé à commencer, le lendemain, sa série abrutissante d'épreuves. Perplexe et le sommeil le fuyant, il bourra sa pipe préférée, sombre bruyère imprégnée de tabac anglais. Il s'enveloppa de fumée avant d'extraire, d'un tiroir caché, des ébauches de scénarii, des fragments de dialogues. Maugréant ou souriant, tour à tour il revoyait, en rêve, l'actrice au physique ingrat mais qui, néanmoins, crevait l'écran... Atteignant son gros cahier-dépotoir, il griffonna : « J'ai horreur des départs ratés : de celui que je prends en cet instant. Me voilà propre ! » Il avait paraphé et signé,

généreusement, ces pauvretés. Se ruant ensuite sous sa douche, il essaya de goûter à un médiocre repos.

Aux petites heures du matin, il avait échoué dans ce bar qu'emplissaient les arômes mêlés du café frais et de la cigarette froide. Allait-il se diriger vers l'Institut de chimie ? Suivre la filière ? Ou bifurquer ?

C'est l'instant précis que choisit l'innocent « Coco » pour troquer son chiffon contre une éponge innommable que, voluptueusement, il promena sur sa planche pour-tant lustrée. Cette fois-ci Yves refusa de se contenir :

— Espèce de mal lavé, c'est ta hure que je nettoierai, avec ta sale éponge, si tu n'apportes pas un second café ! Auparavant dégrasse-toi les mains. Sinon, il y aura un malheur !

Sur l'Indochinois, l'effet fut nul. Il jeta à son persécuteur un regard de mépris, emplit, sans se hâter, un verre fumant et tendit, par surcroît, au chimiste un journal déjà défraîchi par le contact de diverses mains.

— Li malheur, il est déjà arrivé, Missié. Y en a pas bon là-bas !

De son doigt osseux, l'Asiatique désignait un point indéterminé du nord-est.

— Si « Coco » se mêle de politique, je ne donnerai pas cher des affaires du monde !

D'une tape sur l'épaule le candidat remercia le garçon qui lui prêtait main-forte, Paul Déberley, un gros blond fort occupé jusqu'alors, et sans mot dire, à s'empiffrer de thé et de croissants.

— Voyons toujours !

Ils se penchèrent. A la « une », sous un titre en capitales, la tête d'un vieillard se convulsait sous l'empire de la fatigue et de la peur : celle du pâle successeur de Bénéès. Convoqué brutalement à Berchtesgaden, dans le

nid d'aigle d'Hitler, traité en laquais, abreuvé d'injures et de menaces, le président Hacha avait pris les ordres du César frénétique entre les mains de qui reposait le sort de la nouvelle Allemagne.

— Bah ! dit Yves qui essayait de se rassurer, ça ne fait jamais qu'un bluff de plus.

— Comme ti penses ! répliqua, visiblement vexé, le barman qui rempochait sa *Gazette*. Comme ti voudras !...

— Oh ! moi, déclara Yves, je ne veux qu'une chose : réussir mes « pratiques ». Après, on verra bien !...

— Mais c'est vrai ! dit Déberley en s'essuyant la bouche. Nous voilà au quinze. C'est ce matin que tu t'enfermes avec tes verreries. Bien du plaisir !

Ils sortirent sous l'œil offusqué de « Coco » et, bientôt, se quittèrent, l'un se dirigeant vers la Faculté des lettres et l'autre se hissant vers l'Arrière-Cité. Charlier s'arrêta un instant au bas de la rampe. Sous un mince dais de brumes, la cathédrale étirait un vaisseau rougeâtre aux mâts inégaux. Sur la terrasse, devant le grand porche, les arbres nus affectaient la rigueur intellectualiste d'un dessin japonais.

Avec un soupir, comme s'il pénétrait dans un refuge, l'étudiant retrouva l'austère laboratoire. Rien n'y avait changé de place, de forme ou de couleur. Déjà présent à cette heure matinale, solennel et débonnaire tout à la fois, le maître de céans, Henri Fourré-Morillon, acheva de réconcilier son disciple avec les sciences exactes. Il s'abandonna à sa façon habituelle, la barbe avantageuse, allant et venant dans son antre de chercheur. Il paraissait n'avoir cure des forces allemandes et des canons démuselés décrits par la presse à sensation.

Derrière les larges baies passées à la chaux, le jour, par étapes, grandissait. Fourré fit une pause, s'assit, se libéra de ses amples bécies qu'il tritura dans ses mains toujours tachées d'acide. Indice, chez cet homme plus troublé qu'il n'en voulait convenir, d'un certain émoi ressenti toutes les fois qu'il lâchait, selon son expression favorite, « un poulain sur la piste ». Mi-amical, mi-détaché, le professeur saupoudra ses conseils d'ironie académique. Il moqua la vanité de toute chose, fût-ce celle des parchemins universitaires ; puis plaisanta les mœurs d'une époque qui commençait à se livrer aux jeux malsains de la dispersion. Il en appela, enfin, « au bon sens appréciable et, d'ailleurs, apprécié » de son élève.

— A de certains moments, mon bon, il vous faudra oser et, même, foncer. Evidemment, enrayez si la folle du logis abuse de la situation. Mais, sans vous blesser, Charlier, un peu plus d'imagination vous siérait. Vous voyez ça d'ici ?

En fait, la question n'exigeait pas de réponse. Aussi l'orateur s'était-il levé. Il tendait à Yves une dextre nerveuse. Interloqué, bien pris dans sa blouse blanche, le visage étroit et haut sous la frise des cheveux bruns, le candidat se tenait, en quelque sorte, au garde-à-vous. Déjà l'entrevue prenait fin. Vif et joyeux, consultant en secret sa montre-poignet, Fourré échangeait sa lévite contre un veston bien coupé. On disait le cher homme l'amant d'une Argentine qui, parfois, à l'issue des cours, s'en venait l'attendre dans son auto pudiquement rangée à l'autre bout du quartier.

« Pourquoi pas ? », sourit Charlier. Néanmoins, il se représentait assez mal le majestueux discoureur aux pri-

ses, dans le plus simple appareil, avec l'ardente Américaine.

Demeuré seul, il ouvrit l'une des verrières, aspira une bouffée d'air froid. Sur la place ceinte de hautes bâtisses qu'ennoblissait le château du gouvernement, gros cube de molasse grise, rehaussé d'un bandeau de briques rouges et de quatre tourelles d'angle, un avant-printemps grincheux se donnait l'air d'emboucher sa flûte. Bientôt las, il brisait ses courtes mélodies aux arêtes effritées des maisons. Des gens maussades, le col relevé, trottaient. L'avril, l'éveil des jardins, ça n'était pas pour aujourd'hui, de toute évidence...

En cet instant, l'armée allemande pénétrait en Tchécoslovaquie. Fourrier involontaire du désastre, l'infortuné et faible Hacha avait disposé de vingt-quatre heures pour préparer l'entrée du violateur. Dans l'air glacé, sur toutes les voies d'accès du vieux pays bohème, se mirent à grincer les chenilles des blindés. Au-dessus des toits et des clochers verdis de Prague, des centaines d'avions gris croisèrent leurs orbes d'émouchets...

Ainsi se confirmait la persistance du dictateur germain à choisir le temps de mars pour déchaîner « ses foudres ». En 1936 : réoccupation de la rive gauche du Rhin. 12 mars 1938 : rapt délibéré de l'Autriche. Devant ce second attentat à la sécurité des peuples, l'Europe médusée n'avait pas réagi. Et les pions s'étant déplacés sur l'échiquier de l'Axe, Mussolini n'avait point envoyé cette fois-là, sur le Brenner, de nouvelles divisions...

Et voilà qu'aux ides de mars 1939, les Tchèques récoltaient les fruits amers de la Conférence-comédie de Munich, vieille d'à peine six mois. Charlier s'en convainquit dans la minute, un vendeur de journaux ayant surgi, hors d'haleine, sur l'esplanade :

— Les Allemands à Prague ! Demandez notre édition spéciale ! hurlait-il.

Pour ne pas voir les badauds s'agglutiner autour du messenger le chimiste referma, sombre tout à coup, sa fenêtre : le misérable « Coco » avait eu du flair.

Autour de lui, la longue pièce exhalait ses odeurs méphitiques. L'ombre ne s'y dissipait jamais tout à fait. Par contraste, elle avivait, dans son coin, la flamme torse et bleue du Bunsen. Sur la panse des gros boccas gorgés d'acides ou de poudres aux teintes crues, des reflets vagues erraient. Décor usé, terne et triste d'où pouvait, cependant, jaillir, qui sait, l'étincelle du génie... Charlier voua au lieu un sentiment confus où il entraînait quelque chose comme de l'amour. L'heure lui apparaissait ce qu'elle était : pleine de risques. Pourtant, il n'avait guère la tête « politique ». Comme la plupart de ses contemporains, il jugeait sévèrement les hommes qui soit vocation, soit intérêt, faisaient de l'exercice du pouvoir le but de leur vie...

Les semaines s'ajoutèrent aux semaines. L'été casqué d'éclairs s'était approché de la ville penchée vers son lac alangui de chaleur. L'École de chimie commençait à fermer ses portes. Ignorance ou insouciance, l'expérimentateur voulait croire encore à l'influence apaisante de juillet sur l'homme à la croix gammée. Il refusait donc de prêter beaucoup d'attention aux sourdes querelles cherchées aux Polonais par l'ex-caporal d'infanterie.

J. N.